

LE MONDE ARTISTE 17 août 1902 p. 517  
LA SEMAINE ARTISTIQUE  
(LETTRES ET BEAUX-ARTS)  
En l'honneur de Léon Cladel.

Il y a dix ans, à pareille date, venait de disparaître dans la mort, une des plus belles figures contemporaines, un Homme, dans toute l'acception du mot. Peintre puissant de la vie, philosophe méconnu, démocrate négligé, Léon Cladel semble oublié de ceux qui dispensent la gloire publique.

Le décennat du silence qu'a subi la mémoire de celui qui fut, comme l'a dit Victor Hugo, « un grand écrivain », doit être suivi de l'heure nécessaire où seront remises en vedette les qualités de l'artiste et la grandeur de son œuvre. Je vais parler de l'Ouvrier admirable, comme un fils parlerait de son père spirituel, car je puis m'enorgueillir, par delà les années disparues, de la pure amitié qu'il me témoigna.

Je porte en moi, dans un coin de mon cœur, une chapelle ardente, toujours illuminée en son honneur, et si ma parole n'a pas l'autorité qui conviendrait à la glorification de sa force, je puis bien dire que le meilleur de mes pensées persiste en un souvenir que le temps n'atténuera jamais. Nous gardons tous, dans le livre secret de notre âme, des images impérissables que nous tenons à entourer d'un respect filial. Rien ne m'est plus cher que de conserver intact en mon esprit le portrait de mon vénéré maître et rien ne m'est plus douloureusement doux que d'esquisser ici, dans la beauté de sa nature et après dix ans d'injurieux oubli l'auteur de tant de chefs-d'œuvre encore incompris de la foule, mais promis à des lendemains éternels.

Léon-Alpinien Cladel, né à Montauban le 13 mars 1835, était le fils d'un simple bourrelier qui avait rêvé pour son rejeton les gloires de la basoche. Après lui avoir donné une instruction solide au collège de Toulouse, il le plaça donc chez un avoué. Mais Paris exerçait sur la vive imagination de Léon Cladel une attraction à laquelle il ne résista point et un beau jour, en dépit de toutes les menaces paternelles, il s'achemina vers la capitale où il pâtit beaucoup avant de forcer l'attention des lettrés. Le premier qui le devina fut Baudelaire. L'auteur des *Fleurs du mal* se fit son éducateur artistique et l'encouragea par l'inoubliable préface des *Martyrs ridicules*, premier essai d'un écrivain qui n'a pas encore trouvé sa voie.

Il faut relire *Dux* pour y voir Charles Baudelaire sous son vrai jour, et pour comprendre les scènes terribles où sont racontées les leçons données par l'enragé professeur à son attentif et respectueux élève et où Cladel avoue :

— Satis, criai-je en lui demandant grâce, assez, assez !

— Animal ! lâche ! tu ne veux donc pas devenir artiste ?

Après les *Martyrs ridicules*, vinrent *Pierre Patient* (1861) ; *L'Amour romantique* (1862) ; le *Deuxième mystère de l'Incarnation* (1863) ; mais

sa renommée date du *Boussassié* (1865) qui est, à mon sens, au point de vue naturaliste, son meilleur roman.

Dans cette œuvre, l'écrivain laborieux et original qui s'était formé lentement, par sa persévérante énergie et l'opiniâtreté de son caractère, a peint supérieurement la nature âpre et difficile du Quercy, son pays natal. Il y a là des pages qui demeureront à jamais, parmi les plus belles du siècle.

Je sais bien que l'on a reproché au maître une disproportion « entre le décor et la scène, entre la musique des mots et le drame ». Mais ceux-là, qui ont critiqué sa façon de peindre avec des phrases, ont oublié sans doute qu'il fut avant tout un faiseur d'épopées. Epopées rurales, soit, épopées quand même et merveilleuses.

*Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas*, — un pur chef d'œuvre ! — est là pour le prouver. Comme tout vrai latin, il céda aux tentations de la rhétorique : qui songerait à le lui reprocher ? Au point de vue métier, il fut impeccable ; au point de vue idées, il ne fut jamais banal. En un style échevelé, nourri, coloré, il a peint des histoires extraordinaires de gens grandis jusqu'à l'héroïsme. Ses épithètes sont magiques, et si ses propositions chevauchent l'une sur l'autre, le sens en est toujours exact.

"Il a fait des tours de force, plume en main, pour le plaisir », a dit Anatole France. Pour le plaisir ? Non. Par souci d'art. Les duretés de la vie l'avaient mûri pour la conquête des vocables.

Songez que Léon Cladel, dès sa vingtième année, riche d'espoir et la bourse vide, avait dû, pour manger, accepter les plus dures besognes. Il me narra, comme exemple, un jour où perdant courage je lui avouais la lassitude de mes chagrins, qu'il avait été homme d'équipe à la gare de l'Est ; qu'il avait gagné cent francs par mois aux Abattoirs de la Villette ; qu'il avait vendu des plâtres sur la place publique et pour le compte d'un insolent mouleur italien ; que pendant de longues années, il avait connu la misère orgueilleuse, inlassable, et que, s'il avait été deviné par Baudelaire, protégé par Albert Collignon et soutenu par Etienne Carjat, c'est qu'il n'avait jamais douté de lui-même.

Un écrivain de haute allure et dont je m'occuperai bientôt, Léon Biot, a finement observé l'esthétique de celui à qui nous devons la page admirable des *Auryentys* :

« Léon-Alpinien Cladel — écrivait-il cinq mois avant le terme fatal — est un loup-garou de l'idée. Nous ne sommes pas d'ailleurs le premier à le traiter de lycanthrope, et on peut l'assimiler de plus d'une façon à ce Champavert, dit Pétrus Borel, le plus farouche des loups-garous du romantisme. Le principe d'après lequel il agit est antithétique, homo duplex : tout pour les humbles, tout pour la grandeur.

« Il ne peut jamais prendre assez bas ses Titi Foyssac pour les élever assez haut. L'animal est vil, grotesque, les haillons puent, mais l'esprit est tellement violent de majesté qu'on ne voit plus qu'un archange. Ou, si la

force brutale triomphe, c'est avec une magnanimité et une ampleur de bonté qui descendent du demi-dieu.

« Les formes sont athlétiques, les caractères moulés à l'empreinte de l'écorce, les paysages grandioses; on y sent un amour démesuré de la ligne heurtée. L'œuvre prend l'âme par ses côtés farouches. Et l'auteur n'a pas assez des idées ; il cherche encore à gagner le cerveau par des bizarreries typographiques qui ont un avant-goût des métonymies, comme un tableau représentant une plage aurait pour cadre un enlacement de crabes et d'algues.

« Au milieu de ces amoncellements de rochers et de calcaires cyclopéens, l'œuvre de Cladel a d'adorables pages tout emmitouflées d'herbes fines et de thym ; la surprise est d'autant plus charmante que les transitions sont peu ménagées. Le maître a conservé de ses premières aspirations à la poésie et à l'élégance poétique des retours et des délicatesses d'un charme infini, tel un riant vallon arrosé d'eaux vives, rafraîchi de brises parfumées, au sein de rocs sauvages et désolés. Ses amours sont bien naïfs et plébéiens, tout à la fois, candides peut-être, souvent farouches. Et la femme qui ne joue d'ordinaire qu'un rôle secondaire dans ces épopées champêtres prend dans ces pages-là un caractère de franchise, de loyauté, de simplicité ou d'ardente foi qui en fait une Cornélie ou une Lucrèce. Savant et compliqué, il laisse pourtant à la mère grand'Nature le soin de forger les gorges abruptes et les coteaux brûlés où sa dilection le promène ; sa description est sensitive, imitative, tout imprégnée de ce qu'elle peint, harmonique. Et le style s'approprie superbement aux milieux, les caractères s'y moulent d'une façon admirable, dans une grandeur relativement naturelle, les personnages fonctionnent parfaitement dans le tableau, à des distances peut-être supra-humaines, mais toujours proportionnés au cadre."

Le nom de Cladel se lie intimement à celui de Gambetta. L'écrivain et le tribun entretenirent longtemps un amical commerce ; plus tard, la politique souffla entre eux et ternit leur vieille camaraderie. C'est que, tandis que Gambetta pliait son esprit à une discipline opportuniste et se soumettait aux épreuves d'une méthode pratique et progressive, Cladel demeura toute sa vie un poète purement humanitaire. Relevant seulement de sa conscience qu'il « appelait la mesure de la justice », il avait en horreur ceux-là qui louvoient. « Qui mentira sombrera », avait-il coutume, de dire. Il ne mentit jamais. Sa voie parcourue fut droite.

C'était un grand honnête homme, bon, d'une bonté qui le portait à défendre partout et toujours les individualités comme les foules et à rappeler aux riches qu'ils oublient trop volontiers les enseignements de l'Évangile.

M. Ginisty a dit de lui :

" Défendre les mornes déshérités, forcer les autres à réfléchir, jeter des poignées de vérités, — fussent-elles âpres — c'est la plus belle mission du

journaliste. A cette mission, Cladel, mettant l'art au service de ses idées sociales, ne faillit jamais. Il lui en coûta, parfois ; il lui en coûta même en d'autres temps que ceux de l'Empire, ces temps de jeunesse, où, disait-il, on croisait la plume comme une baïonnette.

" Ah ! les épisodes aventureux de la publication de *Pierre Patient* dans *l'Europe, de Francfort*, — *Pierre Patient* (ce roman de journaliste, encore), qui effraya l'Empire au point qu'il interdit ce journal à Paris dès le lendemain, et qu'il fit une loi particulière contre les écrivains français qui osaient, même à l'étranger, exalter la liberté !

" Il y avait quelques années, alors que Cladel bataillait déjà dans la littérature avec une vaillance de paysan lancé dans la grande mêlée — alors que, échappé à la sombre étude d'avoué où le hasard l'avait emprisonné, il avait jeté toutes chaudes ses premières lignes dans *le Pirate*, une petite feuille éphémère dont, arrivé à la renommée, il gardait le souvenir attendri.

"Il a raconté qu'il se grisait du vacarme de ces lignes tempétueuses, dans la mansarde qu'il habitait, et qu'il les relisait d'une voix si forte pour juger de l'effet de la chose imprimée, qu'un voisin frappa à sa porte en lui demandant s'il assassinait quelqu'un. Il assassinait, à coups de phrases qui étaient tout nerfs et tout muscles, des abus, des préjugés, des barrières, et c'est ce qu'il fit toute sa vie. Estimant que bien agir et bien dire sont synonymes, il prouva toujours en même temps l'énergie de son caractère et la hauteur de son art. »

De cet art hautain et sans mélange de concessions banales, on peut goûter la grandeur énergique en relisant *N'a qu'un œil*, roman que le hasard lui fit porter un jour à *la République française*, dirigée par Gambetta-le-Borgne !

Cladel avait un amour débordant pour les bêtes, qui le consolait du triste commerce des hommes. Dans son volume sur sa *kyrielle de chiens*, il a grandi à nos yeux ces nobles amis, il en a fait de véritables héros liés à sa vie héroïque et cela le fait aimer d'un amour plus profond.

Comment expliquer le mépris de nos modernistes envers ce géant, si ce n'est que l'honnêteté totale ne marche plus de pair avec nos mœurs. Pour montrer aux esthètes de la dernière heure que le génie obtient toujours le respect et l'admiration des sincères, quelque opinion qu'ils professent, je citerai les sentiments unanimes des biographes les plus opposés.

Voici ce que Huysmans écrivait, il y a vingt-cinq ans, dans *la République des Lettres* :

« Un riche et puissant athlète, un romancier qui est poète quand bon lui semble, Léon Cladel. Après *le Bouscassié*, cette merveilleuse idylle, où se trouvent réunis, comme par miracle, le premier jet de l'ébauche, la fleur de ton de l'esquisse, et le fini de style de l'œuvre la plus parfaite, il a su accomplir un prodigieux tour de force, *la Fête de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive* et créer coup sur coup deux chefs d'œuvre, les *Auryentis* et

*l'Hercule*. Ah! Cladel, Cladel! vous êtes le Millet des paysans et des grands bois, le non pareil ouvrier du grand style agreste ! Qu'ils soient langoyeurs ou mages, que, meurt-de-faim et va-nu-pieds ils pataugent dans la boue de Paris, leur sept en main et leur carquois d'osier au dos, qu'enivrés par la tourmente des combats, ils se ruent sur les canons, cabrant sous une grêle de mitraille et de balles leurs chevaux dont le poitrail saigne, tous vos héros vivent de cette vie prestigieuse que créent la plume et le pinceau des maîtres ! Et, c'est chose étrange ! après des teintes si vives et si pittoresques qu'on les reconnaîtrait entre toutes, il y a des touches d'une délicatesse et d'un flou inouïs ! après la fonte du roman qu'il pétrit et tord à pleins poings, le voilà qui du bout des doigts, vous effile l'or du vers ! on dirait de ces vieux artistes forgerons, qui après avoir battu dans une pluie d'étincelles des blocs de fer rouge, s'amusaient, pour se délasser, à ciseler des bijoux frêles ! »

Et Camille Pelletan a écrit :

« L'âpre rusticité cévenole avait imprimé un caractère frappant sur l'homme comme sur l'écrivain. On se rappelle cette rude figure aux longs cheveux, cette parole méridionale aux violentes sonorités. Nul écrivain ne fut, en quelque sorte, plus intraitable que Cladel ; nul ne fut plus personnel. Artiste aussi acharné que merveilleux, agençant les mots avec une extraordinaire énergie de travail, pour arriver à donner à une pensée ou à une sensation toujours forte, une expression aussi intense, aussi retentissante, aussi éclatante, et je puis ajouter, aussi étrange que possible, il recommençait dix fois une phrase, quatre ou cinq fois un manuscrit entier, pour arriver à la réalisation complète de l'idée qui le hantait. Nulle concession à aucune banalité ; je pourrais presque dire : nulle préoccupation du public. Toute l'existence de l'écrivain a été consumée dans un souci exclusif de l'art. On a pu relever, chez lui, ces recherches minutieuses, presque superstitieuses, de disposition calculée des lettres et des sons, qui semblent puériles à la masse des lecteurs, mais qui ont été souvent, chez les plus grands, comme les plus petits côtés de la passion du véritable artiste pour son instrument. Cladel s'était fait un vocabulaire à lui, très savant, quelque peu archaïque, malgré son allure paysanne ; singulièrement riche, coloré et sonore ; peut-être un peu rébarbatif pour les gens habitués aux romans de M. Ohnet. Jusque dans les noms propres, dont il combinait laborieusement les lettres, il lui fallait les consonances les plus singulières et les plus inattendues. »

Paul Arène, l'exquis et regretté conteur, a, de son côté, tracé du maître ce crayon charmant :

« C'est dans un hôtel d'étudiants, rue Dauphine, que j'eus pour la première fois le bonheur de rencontrer Léon Cladel. Valade et Mérat me présentèrent. Bien des fois, sans oser jamais, car alors on était timide, j'avais eu la tentation vive de l'aborder invoquant au besoin quelque amitié commune, quand je le voyais passer par les rues, ainsi que je l'ai

portraicturé alors, jeune encore lui aussi, quoique de quelques ans notre aîné, avec son œil gris clair si étrangement pénétrant, son bon sourire candide, mais déjà teinté d'une vague amertume, ses longs cheveux d'un châtain fauve tout ensemble embrouillés et bouclés comme des vrilles de vigne vierge — si bien que, tout petit, racontait-il, sous les arbres et dans la lande souvent les bêtes à bon Dieu s'y trompaient — et sa barbe qui descendait mordorée et souple sur un gilet invariable évasé en deux vastes revers tels que les portait Robespierre. Arrière-neveu de Jean-Bon-Saint-André, Cladel affirmait ainsi, naïvement et courageusement, le républicanisme de son âme. "

Et Zola a ajouté, à l'heure des adieux : « Pendant les trente années de son dur et glorieux labeur, il est resté fidèle à la terre d'où il était sorti, il a aimé les humbles et les souffrants qu'il avait coudoyés dans sa jeunesse. Ses héros préférés, ce sont les va-nu-pieds des champs et des villes, tous ceux que la vie sociale écrase ; ce sont aussi les simples, les grands et les tendres, dont chaque heure dans la bataille de l'existence est un héroïsme. Il les prenait parmi le peuple, il leur soufflait l'âme naïve et forte des foules, il les faisait à son image ; car, même sous l'usure de notre terrible Paris, il avait gardé la simplicité et une tranquille grandeur. Il s'était mis véritablement à part dans notre monde littéraire. "

Après tant de preuves de puissante estime n'est-il pas vrai que Léon Cladel, « le Christ enragé » selon Catulle Mendès, ne devrait pas, avant bien d'autres, paraître sur un socle, au pays natal comme à Paris ?

Ah ! que la République est donc marchandeuse de gloire à l'endroit de qui n'officia pas dans les chapelles politiques ! Et comme elle se montre ingrate en l'occasion, car Léon Cladel ne fut pas seulement un grand et génial artiste, il fit aimer la Liberté. C'était l'homme compatissant, ayant le culte du juste, le mépris de la force et l'amour du bien.

Il m'écrivit un jour : « Parmi les artistes de plume ou de pinceau, n'aimez que les sincères. »

En le perdant, j'ai perdu le plus beau phare de mon espérance. Ce qui me console un peu, c'est que son nom, comme je le disais au commencement, est promis à l'immortalité, en dépit des fraudeurs de vérité, en dépit des trafiquants d'esprit, en dépit aussi des parodistes de la Littérature et de la Politique.

Le merveilleux penseur et styliste a laissé derrière lui, pour sauver l'intégralité de son œuvre, la chère compagne de ses jours qui fut une véritable prêtresse du foyer domestique et aussi des enfants qui, ayant grandi dans l'adoration de son art, ne laisseront point sa mémoire s'enliser dans la fange des irrespects coutumiers à notre époque.

A celle qui, née musicienne accomplie, fit bon marché de ses préférences, afin de faire espérer son cher et beau Paysan, si doux, si miséricordieux, si persévérant, j'offre ici l'expression de mon dévouement.

Sentinelle avancée, je crie que l'image plébéienne de Léon Cladel doit être érigée en nos murs, en plein faubourg, et je demande qu'on inscrive sur son monument que, pour l'honneur des Lettres on devrait devoir au Pays entier, ces simples mots qui résument sa vie et son œuvre : " Tout pour les humbles, tout pour la grandeur. » Et ce faisant, on aura rendu justice au plus impeccable guerrier de la Pensée française.

PIERRE SANDOZ.